

DESTIN ET COMMENTAIRES

СУДБИНА И КОМЕНТАРИ / SUDBINA I KOMENTARI

RADOSLAV PETKOVIĆ

EXTRAIT

Traduit par Alain Cappon

Gaïa éditions, 1998, p. 20-27

CHAPITRE V

*Où l'on raconte, entre autres,
la bonne vieille histoire du grand-père et du petit-fils.*

Plus il passait de temps à cuver chez sa paysanne, plus Stojan Jovanovitch, à ses rares moments de présence chez lui, se montrait enclin à s'épancher ou, plutôt, à soliloquer longuement sur le passé, ses ancêtres et sa nation. Nous ne sommes en ce monde, dit-on souvent, que des voyageurs de passage. Stojan Jovanovitch illustre, en quelque sorte, parfaitement ce destin. Son père s'était expatrié, et lui-même avait quitté sans y faire souche le pays qui l'avait vu naître, ne laissant que quelques modestes tombes à proximité d'une église en bois. De l'absence de souvenirs tangibles naît l'affabulation. Stojan Jovanovitch y trouva un ultime refuge et se mit à raconter tout ce qu'il savait du passé : peu de choses en vérité ou, dans son esprit, peu de choses qui valent d'être racontées. Il usa donc de toute son imagination – une imagination qu'il avait riche ; en un mot, il se mit à mentir, beaucoup et frénétiquement.

Tout conteur, fût-il le plus fou, a besoin d'un auditoire, mais quasiment personne n'écoutait Stojan Jovanovitch, et sur-

tout pas avec attention ; les serfs, respect oblige, se taisaient, attendaient impatiemment qu'il en eût terminé au plus vite ; Alexandra elle aussi se taisait, c'était son habitude, qu'on lui parle et qu'elle ait entendu ou non ; et le beau-père imposait rageusement le silence à son gendre sitôt qu'il ouvrait la bouche. Retiré de l'armée, Stojan Jovanovitch vit ses relations réduites à ce cercle. Restaient les enfants : chacun leur tour, dès qu'ils furent suffisamment grands, mais sans l'être trop déjà pour refuser ce rôle ingrat, tous lui servirent, ne serait-ce que symboliquement, d'auditoire. Sitôt qu'on l'écoutait, Stojan Jovanovitch se découvrait de nouveaux matériaux sur lesquels échafauder son histoire. Un beau jour, le rôle échut à Pavle qui, toutefois, devait s'y tenir moins longtemps que n'importe lequel de ses frères et sœurs.

L'officier en retraite de l'armée, d'abord autrichienne, puis russe, évoquait surtout ses ancêtres – qui, sans conteste, incarnaient le destin de toute une nation – leurs actes d'héroïsme, leur martyre ; avec le temps, et à mesure que s'estompait la résistance de Stojan Jovanovitch à l'alcool, les actes se firent toujours plus héroïques et le martyre toujours plus atroce. Et pratiquement à l'époque où Pavle devint auditeur, un élément nouveau se fit jour : l'origine noble de la famille. Ce fut sans doute là la réponse de Stojan Jovanovitch au mépris affiché par son beau-père : bien que d'extraction relativement modeste au regard des critères en vigueur chez les propriétaires terriens, Piotr Alexandrovitch ne se connaissait pas d'ancêtres autres que nobles ; qui plus est, et bien que le lien de parenté fût à ce point lointain qu'il en paraissait aussi ténu qu'un filet de brume, sa famille se rattachait à la plus haute noblesse de Saint-Pétersbourg.

Les histoires que l'on forge dépendent essentiellement des circonstances du moment, et c'est le quotidien qui offre au conteur ses matériaux-clés. Pour faire pièce au mépris de son beau-père, Stojan Jovanovitch révéla que les Vukovic descendaient à vrai dire d'une grande famille seigneuriale de l'ère des Nemanjic. Si le nom lui était familier, Stojan Jovanovitch

n'avait naturellement aucune idée de ce que pouvait représenter cette époque, mais dans sa bouche c'était un âge d'or sans précédent et jamais égalé dans l'histoire de l'humanité. Ignorant tout des Nemanjic, Stojan Jovanovitch les utilisa sans vergogne pour expliquer, justifier tout et son contraire. De son enfance lui restaient quelques bribes de poèmes épiques, et comme d'un puits passablement comblé par un éboulis, il en retira à grande-peine tel nom ou tel autre, celui qu'aurait pu porter le fondateur de l'illustre lignée à laquelle il appartenait. La sonorité d'un nom sur le moment présidait le plus souvent à son choix, et il en fut ainsi jusqu'à ce que dans une histoire (racontée justement à Pavle), fendant les brumes éthyliques avec la majesté d'un navire aux voiles blanc de neige, surgisse le nom du despote Djordje Brankovic qui allait devenir le personnage central et la source de toutes les affabulations ultérieures.

Ledit despote Djordje Brankovic était mort dans une geôle autrichienne de la ville tchèque de Heb, vingt ans environ avant que Jovan Vukovic, halant un général autrichien sur un radeau improvisé, prenne pied sur l'autre rive du Danube avec un grade d'officier et un titre de noblesse. Dans les histoires de Stojan Jovanovitch – Que Dieu et la bonne fortune des héros me viennent en aide ! –, si le général autrichien se mua en fils de l'empereur, son père se métamorphosa quant à lui en cousin germain du dernier descendant de la lignée des Brankovic du Moyen Age, le despote serbe que, toujours selon Stojan Jovanovitch, l'empereur d'Autriche jeta en prison et empoisonna pour l'empêcher de restaurer l'empire des Nemanjic. De cette histoire, Pavle retint certainement que l'empereur en personne avait commis toutes ces vilénies, et la toute première représentation d'empereur qui se dessina dans son imagination d'enfant se trouva donc être indissociable de celle d'un pandore de village poussant devant lui un ivrogne tapageur. Malgré sa naïveté, cette image n'était pas pour autant totalement inexacte. Elle allait aider le futur Pavel Volkov à bien comprendre le respect que l'on doit aux puissants du fait de leur puissance, et uniquement de ce fait, car ils ne portent en eux rien d'autre qui force le respect.

Stojan Jovanovitch ne s'embarrassait pas de pareilles réflexions, il était bien trop occupé à éviter les embûches qu'il se tendait à lui-même en affabulant. Un exemple : le nom de famille Vukovic découle du prénom Vuk, et lorsqu'on tente d'établir une filiation entre les Vukovic et les Brankovic du Moyen Age, on s'aperçoit que tous remontent à une seule et même source, Vuk Brankovic, le légendaire traître par la faute de qui les Serbes perdirent, et la bataille de Kosovo, et leur Etat, et leur empire, et toutes les autres possessions qu'on ne pouvait leur contester. Le dos au mur, Stojan Jovanovitch soutint la gageure avec vaillance, riposta en utilisant au mieux son art de conteur et ses vagues souvenirs des chansons épiques. Et pour mettre un terme définitif à ses tourments, il décréta que les Vukovic n'avaient nullement pour ascendant ce Vuk Brankovic-là, mais un autre, homonyme et postérieur, originaire de la rive du Danube où son père à lui, Jovan Vukovic avait trouvé refuge. Les biens de la famille ne provenaient donc pas d'une gratification impériale pour service rendu lors de la bataille de Grocka, mais représentaient les maigres restes de biens ancestraux beaucoup plus importants confisqués à l'ancêtre de Jovan Vukovic par l'empereur d'Autriche qui n'en avait restitué en fin de compte que quelques miettes. D'où l'amertume, fort légitime, qui l'avait amené lui, Stojan Jovanovitch, à abandonner la cour de Vienne pour se mettre au service de celle de Russie. Mais pour revenir à Vuk Brankovic – le propriétaire originel des biens de la famille, qu'il ne fallait surtout pas confondre avec l'autre Vuk Brankovic, le traître – leur glorieux ancêtre, donc, s'était pour sa part illustré en combattant les Turcs ; d'où son surnom de Vuk le Serpent de Feu. Son fils, lui, avait été capturé, emmené en captivité à Istanbul où, croisant le regard de la fille de l'empereur... Et l'histoire rebondissait, s'enrichissait de nouvelles péripéties jusqu'à ce que son père, le désormais voïvode Jovan Vukovic, entre en scène et, lors de la bataille de Vienne (le nom de Grocka ne disait strictement rien à Stojan Jovanovitch), sauve ni plus ni moins que l'empereur d'Autriche en personne, ce monstre d'ingratitude qui, oubliant ses belles promesses, ne

redonnerait aux Vukovic et aux Brankovic qu'une partie de leur lustre d'autrefois.

Les noms de lieux, les époques, les personnages – tout se confondait, et la bataille de Grocka et la bataille de Vienne, et la désertion de Jovan Vukovic, et la grande migration du peuple serbe conduite par le patriarche Arsène Carnojevic, et les différents Brankovic que se rappelait Stojan Jovanovitch. Celui qui répondait – pour l'instant encore – au nom de Pavle Stojanovitch – écouta cet imbroglio d'abord attentivement, puis plus du tout. Las de suivre les innombrables tours de passe-passe auxquels son père se livrait avec les noms et destins de ses prétendus ancêtres, il se rapprocha d'un membre véritable et bien vivant de sa famille, son grand-père russe. Et ce dernier eut, lui, la surprise de constater combien, sans même parler de son gendre, il se sentait plus proche de son petit-fils que de sa fille.

C'est sans grande conviction que Piotr Alexandrovitch jeta un premier pont avec le plus jeune de ses petits-fils ; il considérait que les descendants d'une famille noble russe se devaient de parler le français à la perfection. Lui n'en connaissait pas un traître mot. Toutes les tentatives effectuées précédemment en direction de ses autres petits-fils s'étaient soldées par autant d'échecs ; ils n'avaient aucune oreille pour les langues étrangères, guère plus que leur père qui, persuadé de posséder et le russe et le serbe, baragouinait un incroyable mélange des deux langues aussi difficilement intelligible pour les Russes que pour les rares Serbes des environs. Agréablement surpris (et sans toutefois imaginer que le dernier de ses petits-fils parlait un serbe des plus corrects et non le galimatias qu'il aurait pu tenir de son père et de son ordonnance, lui aussi transfuge de l'armée d'Autriche), Piotr Alexandrovitch constata que Pavle parlait aussi bien le russe que le serbe, et le plus souvent sans même avoir notion de la langue dans laquelle il s'exprimait. Avant son départ pour Saint-Pétersbourg, Pavle rêvait dans les deux langues. Comme premier maître, Piotr Alexandrovitch engagea un déguenillé dont le seul mérite était d'être Parisien de nais-

sance. Un an après, l'enfant avait appris de lui la seule chose qu'il pouvait lui enseigner : le français.

Pavle vint alors vivre sur les terres de son grand-père – distantes d'une petite cinquantaine de verstes de celles de son père – et à tout jamais se prénomma Pavel. Défilèrent des précepteurs de spécialités différentes qui tous, pareillement, s'étonnèrent, s'émerveillèrent ensuite de la connaissance parfaite que l'enfant avait de l'argot parisien. Le déguenillé, lui, ne quitta plus le père de Pavel dont il devint l'inséparable compagnon de virée dans les villages environnants ; tous deux s'entendaient à merveille, sauf à leurs rares moments de sobriété où ils ne parvenaient pas à trouver de langage commun ; dans les villages naquirent des enfants dont l'un ou l'autre pouvait être le père.

Piotr Alexandrovitch songea avec satisfaction que bon sang ne saurait mentir ni les vraies valeurs se perdre à tout jamais : dans les veines de son petit-fils se réveillait ce qui dormait dans celles de sa fille ; il finit par conclure que Pavel était promis à une haute destinée et non appelé à vivoter dans ce trou perdu. Des lettres partirent pour Saint-Pétersbourg ; du sud de la Russie, elles mirent longtemps avant d'atteindre l'embouchure de la Néva, et leurs destinataires ne montrèrent pas un empressement excessif pour répondre ; ils le firent cependant (Zut ! Je n'ai toujours pas répondu à ce... comment déjà ?) et sans repousser les requêtes. Dans les deux ans, l'affaire fut entendue : une carrière d'officier attendait Pavel.

Avant leur séparation, grand-père et petit-fils s'accordèrent pour penser qu'il leur fallait régler certains détails restés en suspens : outre son prénom, Pavel devait porter un nom qui sonnât le plus russe possible car le patronyme ajoute à la personnalité d'un officier et d'un noble dont on prévoit qu'il fera une belle carrière. On ne pouvait envisager de conserver celui de Jovanovitch, mais fort bien le transformer en Ivanovitch ; le petit-fils s'y opposa : le prénom Ivan, la racine de ce nom de famille, avait selon lui une consonance par trop paysanne. Piotr Alexandrovitch considéra son petit-fils avec un respect sincère :

il n'y avait pas songé. Ils pensèrent alors à Brankovitch ; la filiation avec les despotes serbes du Moyen Age atténuerait sans doute la sonorité non russe ; mais à Saint-Pétersbourg, qui avait entendu parler d'eux ? Pavle se verrait dans l'obligation d'évoquer lui-même cette filiation et dans la capitale, on savait depuis longtemps ce qu'il en est réellement des descendants inconnus de familles illustres. Le petit-fils repensa alors au mal que le prénom Vuk avait donné à son père ; « vuk », le loup, se dit en russe « volk », le nom de famille Volkov sonnait très bien, et dans l'esprit du garçon (qui n'en souffla mot à son grand-père), mieux valait – pour le cas où – ne pas rompre tout lien avec les histoires de son père. Vuk, le Serpent de Feu, se trouva donc bel et bien avoir été fait prisonnier par les Turcs et emmené à Istanbul... et que Dieu et la bonne fortune des héros me viennent en aide !

Dans la province où Piotr Alexandrovitch représentait le pouvoir suprême – il était, selon l'expression de l'époque, le gouverneur des gouverneurs – chacun portait le nom que Piotr Alexandrovitch souhaitait lui voir porter.

C'est donc Pavel Volkov qui partit pour Saint-Pétersbourg.

Première édition en serbe : 1993.

© Gaïa éditions pour la traduction française